

DU MÊME AUTEUR

- Illusions d'automne.
- Sur le chemin des platanes.
- Lumière d'automne.
- Il pleut à Verdun.
- L'homme paisible.
- Le désert vert.
- L'été s'est terminé hier.
- Poussière de Carnac.

CHARLES LECHESNIER

C'ÉTAIT UN JOUR EN AUTOMNE

Essai poétique

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Charles Lechesnier, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

à Maurice Neville dit Mick

Il suffit d'un automne
pour sortir les feuilles
de leur sommeil.

Toute lumière parle avec le soupir du jour. Un soupir qui célèbre une voix suppliciée avant son trépas. La lumière de la poésie se faufile à travers les ouvrages d'une maison au sein de laquelle trônent des lettres. Ce sont des manuscrits figés pour l'éternité avec le silence. Des manuscrits qui glissent avec la rivière verte, laquelle longe l'épiderme de cette ville. On ignore le nom de cette ville. Philippe Jacottet aussi. Il se repose paisiblement, adossé à un mur. Philippe Jaccottet laissa un râle sur une plante. Celle-ci, bien que redressée, s'affale à nouveau sur le sol en pleurs. Ce n'est pas le jour qui pleure mais la lumière du dedans.

Il est aisé de laisser entrer la lumière d'automne à travers les vicissitudes de notre temps. Il suffit de laisser quelques bribes sur une pierre quelque peu délaissée par l'été. L'automne saura prendre soin d'elle.

À travers l'innocence qui se faufile entre les regards et les rires de la frêle jeunesse, c'est un murmure, un soupir, un crissement ou encore une éraflure – Une éraflure peut arborer un regard bienveillant – qui sont jetés sur le luisant du macadam du dedans. Dira-t-on du macadam qu'il est hautement poussiéreux s'il supporte un silence vêtu de lettres ambrées et émancipatrices ? Toute lettre porte en elle une élévation, une gri-

saille, une caresse, un vieux lambeau et un reflet. Toute lettre parle la langue du silence.

Le silence se nomme lumière. Il se nomme aussi grisaille, pourvu qu'il porte un peu de bienveillance. C'est dans ce silence que débute l'automne.

L'automne adoucit déjà le café que l'on offre. On hume sa senteur. Celle-ci est prompte à réchauffer tes ardeurs, quitte à annihiler momentanément le frisson d'automne qui est en nous.

On honore le salon de thé qui nous accueille chaque matin. On sirote son café. Le café n'est point une brûlure. Il est une voix. Il est une âme qui nous réconcilie avec une certaine humanité.

Il pleut sur les écrits muets qui tiennent le silence en haute estime. Parfois, la pluie emporte la nostalgie des jours trépassés sur son passage. Il arrive aussi qu'elle exalte les ricanements du pavé. Toutefois, ce n'est pas le pavé qui approuve ces rires sardoniques mais le mépris de certaines âmes. L'innocence aperçue la veille durant la pluie foule le macadam du silence sans toutefois porter la déchirure.

Il pleut sur l'automne. Il pleut sur la nostalgie d'un automne radieux. Malgré la pluie, il se fait au-dehors une union entre deux êtres sous des klaxons nationalistes et communautaristes. René Char ne les aurait point approuvés.

Les lumières éteignent l'obscurité. Après un long et joyeux soupir, celle-ci disparaît du regard en attendant de refaire surface. Toutefois, l'obscurité peut ressusciter en plein jour. Parfois, elle supplicie le soleil doux. L'obscurité suscite le courroux de chaque homme et de chaque femme, lesquels pourtant ne manquent pas de lui adresser un sourire. Parfois, il pleut de l'autre côté de la fenêtre. On perçoit malgré tout un bleu qui se faufile entre les gris rocs du haut. On semble dire à mi-voix que l'espérance est un parfois bleu. On semble penser que l'espérance est là-bas, loin des lettres qui se reposent sur des étagères.

Le matin d'automne n'est pas une brûlure.
Il est une chaleur qui offre ce que les uns ne
peuvent offrir. Ceux-là cèdent un sourire aux
minois et aux souffles que l'on dit « sédui-
sants ». Le matin d'automne est une nuit
froide qui ignore l'obscurantisme des autres.

On disperse quelques lettres qui auraient convenu à une marquise, laquelle semble avoir lutté contre le temps pour se lier avec le lointain. On songe à la bourgeoisie qui ne déplaît point. Si l'on abhorre l'aristocratie, on se lie spirituellement à la bourgeoisie qui aurait approuvé la noblesse de nos propos.

On songe aussi à ce toujours silence que cette même bourgeoisie aurait abandonné au fond d'un ravin. On revoit une marquise. On lui adresse un regard généreux. On lui laisse de légers lambeaux sur son front et sur le pourtour de ses yeux afin que rayonne en elle une sagesse qui fait défaut à la bourgeoisie et au café du commerce. Ses yeux bleu-rivière sont la marque du lointain qui se ré-

gènère. On disperse encore à son attention des lettres raillées par ceux qui se gaussent des regards contemplatifs.